

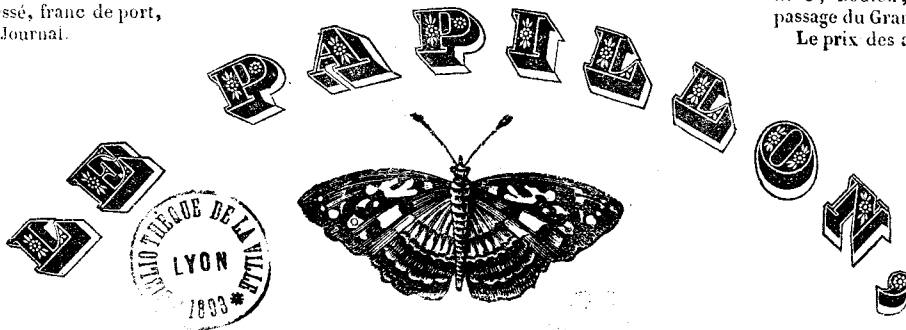
N° 278. — Jeudi, 18 Juin 1855.

Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.

3^{me} ANNÉE.

On s'abonne au bureau du Journal, chez L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 56; M^{mes} Geury et Durval, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n. 2; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n. 9; Bouton, cabinet littéraire, passage du Grand-Théâtre.

Le prix des annonces est de 15 c.



JOURNAL DE L'ENTR'ACTE.

Littérature, Arts, Poésie, Nouvelles, Théâtres, Modes, Annonces.

ADAM DEDLITZ, BARON D'HUTTELDORF.

On sait que c'est un étudiant de Munich qui a gagné le beau château d'Hutteldorf, mis dernièrement en loterie. Voici des détails assez intéressans sur l'installation de ce nouveau seigneur.

Adam Dedlitz, étudiait à Munich pour suivre la carrière du barreau; son père, Mison Dedlitz, avait suivi la carrière militaire, et il était mort sans fortune, en 1814, des suites d'une blessure reçue devant l'île de Lobau. Ce fut par le plus grand des hasards qu'Adam se trouva nanti d'un billet de la loterie d'Hutteldorf. Voici comment on raconte le fait: Il jouait une partie de tarots, dans le café du *Lys-d'Or*, avec un de ses amis. Un brocanteur entra et vint lui offrir des coupons; le prix d'un billet était justement la petite somme qu'il gagnait en ce moment en trois parties liées. Adam dit au brocanteur, en lui montrant un tarot d'épées: « Si vous avez le numéro que figurent ces épées coupées diagonalement, je vous le prends. » C'était la carte qui avait décidé le gain de sa partie, et les signes représentatifs de la force du tarot, figurés de la manière indiquée, donnaient clairement le chiffre 77,000. Le brocanteur chercha dans sa liasse, et ne trouva dans cette série que le n° 77,945. Eh bien! je prends

celui-là, dit Dedlitz. Ce soir-là, il se faisait ainsi, sans le savoir, seigneur d'Hutteldorf.

Personne n'ignore comment la nouvelle du gain de ce billet avait pendant quelques jours porté un coup funeste à la raison d'Adam Dedlitz: des bains froids et une saignée à propos ont amené une crise heureuse; sa convalescence a duré seize jours. Malgré l'avis de M. Hertrud, le célèbre médecin, il s'est mis en route pour entrer en possession de ses propriétés; on lui a objecté inutilement qu'une nouvelle émotion pourrait avoir encore sur sa santé des résultats fâcheux, il n'a rien voulu entendre, et fort heureusement les prévisions de la médecine et de l'amitié ont été en défaut: Adam Dedlitz a eu la force de soutenir son bonheur.

M. Reinganum l'attendait depuis quatre jours à Hutteldorf, pour l'installer officiellement et lui faire cession des titres et chartes. Un grand dîner avait été préparé dans le beau quinconce qui se trouve à l'extrémité de l'allée des frênes; les plus riches fermiers des environs eurent l'honneur de s'asseoir à la table de leur nouveau seigneur; ce qui, de prime-abord, donna une grande popularité à Adam Dedlitz. Quelques craintes pourtant s'étaient manifestées parmi les vassaux de la baronnie; ceux-ci, en voyant l'air affable, la figure riante et les manières un peu bourgeoises de le jeune maître, s'étaient tout-à-coup pris d'une belle

affection pour lui, et ils s'étaient alarmés à l'idée qu'un caprice et le peu de fortune d'Adam Dedlitz l'obligeraient à vendre la seigneurie de Neudenstein et la baronnie d'Hutteldorf; cette nouvelle prenait d'ailleurs une nouvelle consistance, car on prétendait qu'elle avait été répandue par les amis d'Adam. Ce fut M. Bøkeren (l'associé de M. Reinganum) qui se chargea de demander des explications à celui qui pouvait seul en donner de satisfaisantes; au dessert il se leva et porta un toast: « A l'heureux de Munich, à l'élu du destin! » Ce toast fut couvert d'applaudissemens. Alors il demanda du silence, et dit d'une voix émue à Dedlitz: « Monseigneur, à peine nous avons le bonheur de vous posséder, et déjà nous craignons de vous perdre; tous ces braves gens font des vœux pour que le château reste dans la famille à qui le ciel l'a donné. » Adam Dedlitz se leva, et dit avec beaucoup de grâce et de simplicité: « Je garde ce que le ciel m'a donné; il ne faut jamais aliéner les présens de la fortune, cela porte malheur. »

On ne peut dépeindre le transport d'enthousiasme que ce peu de paroles excita dans la foule et chez les conviés.

En ce moment une voiture parut devant le perron du château; elle amenait la mère de Dedlitz et la famille Kalkbreunn. Dedlitz courut avec précipitation au-devant de sa respectable mère, et la tint long-temps serrée dans ses bras; M^{me} Dedlitz versait des larmes de joie, en parcourant des yeux cette magnifique résidence, et son fils, qui a le pouvoir de parler, lui montrait le ciel du doigt, comme la véritable source de tout ce bonheur, et le point sacré où devait s'élever leur reconnaissance. Après avoir payé ainsi sa dette de tendresse filiale, l'heureux Dedlitz ne pouvait oublier une autre personne non moins chère, M^{lle} Anna Kalkbreunn, sa future épouse; il lui baisa tendrement la main, et on entendit qu'il lui disait: « Mademoiselle, tout ceci est encore plus à vous qu'à moi. » Les deux familles se retirèrent ensuite dans le petit pavillon de laque de Chine, qui est sur le bord du petit lac, et là elles se livrèrent sans doute à de doux épanchemens que la foule n'osa troubler.

A neuf heures du soir, un beau concert eut lieu sur la terrasse par les soins de MM. Reinganum et Bøkeren. Les deux familles parurent y prendre beaucoup de plaisir. Parmi les morceaux qui furent exécutés, on cite l'ouverture d'Oberon, le grand chœur d'Eurianthe, une fantaisie de F. Honten, une rêverie de Huler, et un septuor de Messemæckers (Louis).

Un joli feu d'artifice et un bal sur la terrasse ont dignement terminé cette journée, qui laissera d'agréables souvenirs. Adam Dedlitz a fait distribuer deux mille florins aux vassaux les plus nécessiteux; ces braves gens ne cessaient de crier sous les croisées du château: *Vive notre généreux seigneur.*

MM. Reinganum et Bøkeren ont été invités à la célébration du mariage de Dedlitz et M^{lle} Anna Kalkbreunn; cette cérémonie a été fixée au 17 mai. C'aura été une belle journée encore, et on avait fait de grands préparatifs pour la fêter dignement.

LA JEUNE FILLE.

Le ciel était pur et suave et l'air embaumé de parfums, la brise passait douce et légère, l'alouette chantait dans les champs, le rossignol dans les bois, et l'aubépine balançait sa fleur blanche sur le bord des chemins.

« Où vas-tu, jeune fille, avec ce visage si riant, ces joues si rosées, ce front si pur; où vas-tu avec tes blonds cheveux que soulève la brise en passant, avec ton sourire ingénu, avec ton regard naïf; où vas-tu avec cette joie et cet enivrement qui colore ton doux visage; où vas-tu, jeune fille? »

La jeune fille ne répondait pas.

« Où vas-tu, fille de Dieu, ame blanche et neuve, à peine si ton joli pied effleure de la pointe le sable où tu marches; ta trace ne se retrouve que dans l'air au parfum qui l'embaume; ta robe blanche fuit rapide et légère comme une voile sur l'eau, les papillons te suivent comme leur plus belle fleur; où vas-tu, fille de Dieu? »

La jeune fille ne répondait pas.

« Vas-tu t'agenouiller sous la bénédiction d'un père; vas-tu entourer ses cheveux blancs de tes cheveux blonds; vas-tu baiser sa main ridée et lui dire: bénis-moi, mon père; vas-tu dans l'enceinte pieuse d'une église courber ta jeune tête devant les paroles de Dieu; Vas-tu prier pour la vie de ceux qui vivent, pour l'âme de ceux qui meurent? »

La jeune fille ne répondait pas, mais elle marchait toujours.

Elle s'arrêta, frappa à une porte, et dit avec cette voix que Dieu a créée pour les anges: « C'est ici qu'il demeure. »

Vas, vas, jeune fille; n'est-ce pas qu'il est de ces choses que l'âme seule peut comprendre, et qui ne sont comprises que par l'âme? n'est-ce pas que le langage des hommes fanerait cette création du ciel? n'est-ce pas que Dieu a donné aux voix, au regard et au cœur, et que c'est cette voix seule qui parle?

Le ciel n'était plus serein, les nuages gris assombrissaient son beau visage; le vent grondait âpre et menaçant, et le jour ressemblait à la nuit qui sillonne de pâles lumières aux vitraux des croisées. Le père regagnait sa demeure et ramenait en courant ses brebis épouvantées; le voyageur cherchait un asile, et les portes se fermaient pour laisser passer la colère du ciel.

La même voix disait à la même jeune fille : « Où vas-tu donc, jeune fille, la tête ainsi baissée, le visage aussi triste et sombre, les joues humides ? Où vas-tu seule ainsi, à cette heure ; n'entends-tu pas l'orage gronder sur ta faible tête, et à travers l'obscurité, ne vois-tu pas des nuages effrayans s'amonceler là-bas ? Où vas-tu, jeune fille, ainsi seule à cette heure ? »

La jeune fille ne répondait pas.

« N'as-tu pas un père, jeune fille, au sein duquel tu puisses répandre ta douleur ? N'as-tu pas ses deux bras pour te serrer, sa voix pour te consoler, son cœur pour t'aimer ? Où vas-tu donc, jeune fille, seule et à cette heure ? »

La pluie tombait.

Et la jeune fille marchait ; son visage était pâle, mais calme ; la pauvre enfant ! dans ses yeux ternes et affaiblis, il y avait une muette résignation qui faisait mal, et sa voix répéta à deux fois : « Il ne m'aime plus. » Puis la voix qui parlait reprit :

« Vas, vas, jeune fille ; n'est-ce pas qu'il est de ces choses que l'âme seule peut comprendre, et qui ne sont compris que par l'âme ? n'est-ce pas que le langage des hommes fanerait cette création du ciel ? La douleur comme le bonheur a une voix connue d'elle seule, dont chaque mot en tombant brise et glace le cœur, mais que le cœur s'entrouve pour recevoir comme le bouton de la rosée ? »

« Alors viens à moi, jeune fille, comme l'écho va à l'écho ; écoutes parler mon cœur, tu entendas le tien ; mes pleurs répondront à tes pleurs, ma douleur à ta douleur ; tu souffres et je souffre ; viens à moi, marions nos deux têtes ainsi flétries et fanées ; j'en recueillerai les larmes dans ma main, ta main essuiera les miennes ; viens à moi, jeune fille, tous les deux nous vivrons d'une existence à part loin du bonheur des autres qui a tué notre avenir, loin de ce monde où deux existences si frêles ne peuvent pas trouver leurs places ; nous n'aurons pour horizon que l'horizon de Dieu, la voix de Dieu, la volonté de Dieu ; pauvres fleurs que l'aquilon a courbées, nos deux tiges s'enlanceront et nos deux âmes emportées par les deux mains d'un seul ange monteront au ciel toutes les deux ensemble ; viens à moi, jeune fille, comme l'écho va à l'écho. »

La jeune fille reprit :

« Tu n'as donc pas regardé mon visage, toi qui parles de vivre ; tu n'as donc pas compris la pâleur de mes joues ? Va-t-en, va-t-en, douce voix qui me plains et veux me consoler ; laisse ma pauvre existence se glacer à elle seule ; reviens dans une heure pour prier. »

Mais la voix approchait et répétait : Une heure, c'est une vie entière ; c'est une minute ou un siècle ; jeune fille, donne-moi cette heure, et nous ne nous quitterons jamais. Oh ! laisse-moi pendant cette heure effleu-

rer l'ombre seule de ta robe, laisse-moi vivre de ton regard, laisse-moi toucher ta main et soulever tes cheveux ; tu aimais, jeune fille, et l'on t'a aimé un seul jour ; qu'importe, on t'a aimé ; moi je t'aimais, et tu ne m'as jamais aimé ; jeune fille, donne-moi cette dernière heure. »

Le vent seul grondait en sifflant dans les arbres de la forêt.

Puis l'orage vint à cesser, le ciel à devenir calme, l'air à devenir un baume, et le lendemain le père de la vallée saluait en passant deux croix qui se touchaient.

Au moment où le monde littéraire a les yeux fixés sur le nouvel ouvrage de M. de Lamartine, si long-temps et si impatiemment attendu, nos lecteurs nous saurons gré de publier l'extrait suivant, qui leur fera suffisamment connaître le but et les tendances du *Voyage en Orient*, du poète chrétien :

« Ma mère avait reçu de sa mère au lit de mort une belle Bible de Royaumont, dans laquelle elle m'apprenait à lire quand j'étais petit enfant. Cette Bible avait des sujets sacrés gravés à toutes les pages. C'était Sara, c'était Tobie et son ange, c'était Joseph et Samuel, c'était surtout ces belles scènes patriarcales où la nature solennelle et primitive de l'Orient était mêlée à tous les actes de cette vie simple et merveilleuse des premiers hommes. Quand j'avais bien récité ma leçon et lu à-peu-près sans faute la demi-page de l'Histoire-Sainte, ma mère découvrait la gravure, et, tenant le livre ouvert sur ses genoux, me la faisait contempler, en me l'expliquant pour ma récompense. Elle était douée par la nature d'une âme aussi pieuse que tendre, et de l'imagination la plus sensible et la plus colorée ; toutes ses pensées étaient sentimens, tous ses sentimens étaient images ; sa belle et noble et suave figure réfléchissait dans sa physionomie rayonnante tout ce qui brûlait dans son cœur, tout ce qui se peignait dans sa pensée et le son argentin, affectueux, solennel et passionné de sa voix, ajoutait à tout ce qu'elle disait un accent de force, de charme et d'amour qui retentit encore en ce moment dans mon oreille, hélas ! après six années de silence.

« La vue de ces gravures, les explications et les commentaires poétiques de ma mère, m'inspiraient, dès la plus tendre enfance, des goûts et des inclinations bibliques, de l'amour des choses au désir de voir les lieux où ces choses s'étaient passées, il n'y avait qu'un pas. Je brûlais donc, dès l'âge de huit ans, du désir d'aller visiter ces montagnes où Dieu descendait, ces déserts où les anges venaient montrer à Agar la source cachée pour ranimer son pauvre enfant banni et mourant de soif, ces fleuves qui sortaient du paradis terrestre, ce ciel où l'on voyait descendre et monter les anges sur

l'échelle de Jacob. Ce désir ne s'était jamais éteint en moi : je rêvais toujours, depuis, un voyage en Orient, comme un acte de ma vie intérieure : je construisais éternellement dans ma pensée une vaste et religieuse épopée dont ces beaux lieux seraient la scène principale ; il me semblait aussi que les doutes de l'esprit, que les perplexités religieuses, devaient trouver là leur solution et leur apaisement. Enfin, je devais y puiser des couleurs pour mon poème ; car la vie pour mon esprit fut toujours un grand poème, comme pour mon cœur elle fut de l'amour. Dieu, Amour et Poésie sont trois mots que je voudrais seuls gravés sur ma pierre, si je mérite une pierre. »

LE VOYAGEUR DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

En vérité, il faut que le spéculateur parisien regarde la province comme une proie bien commode et bien facile, puisqu'il ne prend même pas la peine de choisir ses leurres ou de déguiser ses pièges, tant il croit le provincial obtus et arriéré. Aujourd'hui la science a ses marchands, les académies leurs voyageurs : tout abonde en province, c'est sur elle qu'on tend ses filets, c'est nous que la capitale cherche à piper. Mais elle se trompe quelquefois, et il est telle province dans laquelle le calculateur parisien n'a trouvé que mécomptes, là où il pensait cumuler les profits. C'est ce qui a pu arriver dernièrement à Lyon au commis-voyageur de *l'Institut historique*, dont la mission était de réunir des correspondans, des actionnaires, des abonnés ou tout ce que l'on voudra, à la société et au journal de ce nom. Et remarquez d'abord combien le titre de la société a été heureusement choisi. Aussitôt qu'on en fait partie, par une abréviation bien naturelle, on est titré membre ou correspondant de *l'Institut*... tout court, comme le sergent-major est appelé *M. le major* par ses subordonnés. Et ce beau titre ne coûte que 300 fr., une fois payés, ou l'engagement de souscrire pendant huit années au journal de *l'Institut*, qui, du reste, nous devons le dire, est utile et intéressant. Le voyageur de la société, homme spirituel et fin, s'était douté que peut-être il réussirait peu dans un pays tout industriel et livré aux intérêts matériels : aussi avait-il joint à sa mission scientifique, deux branches plus consistantes et plus analogues aux goûts de la contrée : après l'abonnement à *l'Institut*, il proposait des vins de Bourgogne, et, à la suite de ceux-ci, des actions dans le chemin de fer de Paris à Lyon. L'industrie, la bombance et l'histoire sont trois choses qui peuvent très-bien marcher de pair, aussi ne serions-nous pas étonnés si on nous annonçait que *M. le voyageur*, faisant maigre chaire de ses bénéfices académiques, s'était restauré sur ses vins et avait fait son chemin avec ses actions. On cite même une

maison où il reçut une commande de *kirch*, malheureusement il n'en avait pas, voilà une quatrième branche à ajouter à son commerce.

LES FLEURS.

Sais-tu comme elles sont belles, les fleurs du printemps ? — Belles comme toi, amour de ma vie !... variées comme tes caprices...

Quand s'inclinant sous l'haleine amoureuse du zéphir qui la caresse, elle se balance, la fleur du printemps, sais-tu qui est comme elle ? — Jeune fille sous les baisers....

Quand des perles de rosée la diamantent, la fleur du printemps, sais-tu qui lui ressemble ? — Jeune fille à la paupière humide de larmes de volupté....

Oh ! j'ai respiré le parfum des fleurs du printemps, l'air en était embaumé :.... embaumé comme du parfum que j'ai respiré dans tes cheveux....

Fraîche éclore, ange de plaisirs et de peines ! sais-tu ce qu'elle est, la fleur du printemps ? — Toi pour moi, toi douce et belle....

Brisée par le vent de terre, ange de plaisirs et de peines ! sais-tu ce qu'elle est, la fleur du printemps ? — Ce que tu es pour moi quand je doute : attristante....

Devrais-je douter ? tu m'as dit si souvent : « Ami je t'aime tant ; tu ne sais comme je t'aime ;... je veux t'aimer toujours plus.... » Et pourtant je doute.

Ange ! dis-moi : « Ami, ne doute plus. » Plus ne douterai, et le vent de terre pourra briser les fleurs du printemps sans m'attrister ; le hâle pourra les dessécher, je ne me souviendrai que de leur fraîcheur.

Je me souviendrai de leur éclat sans le regretter ; je rirai de l'emblème qu'offre leur variété, quand pour les perles qui les diamantent tes yeux me donneront des larmes de volupté.

Oh ! tu ne sais pas comme elles sont belles, les fleurs du printemps ? — Elles sont belles et m'attristent comme ! bonheur et peine de la vie.

E. L.



Emile Taigny est arrivé, et bientôt la scène du Gymnase s'enrichira du transfuge du Vaudeville. Cet artiste s'est acquis à Paris une brillante réputation, il vient la soutenir ici et l'agrandir encore. Tout le monde voudra revoir Faublas sous les traits d'Emile Taigny.

CHABANNE,

PEINTRE EN MINIATURE,

Domicilié à Paris, rue de Cléry, n° 9, se trouve actuellement à Lyon, où il restera une partie de la belle saison. Il demeure rue des Fargues, n° 4, ou place Sathonnay, n° 6.